

OSCAR MANDEL

Être ou ne pas être juif

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2013

BIEN que je revienne sans cesse à la cruauté et à la sauvagerie de l'homme dans mes pièces de théâtre, poèmes et fables, on n'y trouvera pas de descriptions des horreurs précises de l'histoire du monde dans lequel je suis né, et dans lequel je vis mes derniers jours. Elles me sont trop brûlantes. Avant de transmuier les camps d'extermination en poèmes ou nouvelles, il me faudrait vivre avec eux et vivre en eux, longuement, profondément, ce que je ne pourrais faire que si vivait en moi soit un fond caché d'indifférence, soit la conviction messianique que l'Art est l'unique et nécessaire salut de l'humanité. Hélas, je n'ai en moi ni un tel fond ni une telle conviction.

Il y a, en moi, des douleurs qui se refusent à l'art.

Faire d'Auschwitz un objet littéraire? Regarder avec l'œil du connaisseur les cadavres de mes belles cousines: Stella, abattue alors qu'elle essayait de s'enfuir du train de la mort, Dita, gazée avec sa mère; elles et tous les autres dont vous voyez sur les photos les silhouettes pitoyables se traîner vers la mort, et m'écrier: "Ah, j'ai là de quoi nourrir mon

talent d'artiste!" ; puis peser mes mots et mes rythmes et les coupures à la fin de mes vers, pour trouver la manière la plus satisfaisante de vous obliger à voir et à sentir ces horreurs, et devenir, en cas de succès, un écrivain célèbre? Sur la carcasse de ces morts?

Vous le voyez, ce qui rend perplexes ceux d'entre nous qui croient que, même si un artiste revêt l'habit de prophète, de missionnaire, de philosophe ou de législateur, quand on le regarde de près, on découvre, sous un ourlet ou à l'intérieur d'un col, un bout de tissu du costume peu édifiant d'Arlequin. Comment? Sur Strindberg? Sur Kafka? Sur Beckett? Oui, sur le plus lugubre des *artistes*.

Je ne vaudrais pas mieux comme lecteur ou comme spectateur, car, sans repentir, je m'écarte largement pour ne pas être lacéré par les œuvres d'art : films, pièces de théâtre, romans et même peintures. Je ne veux pas de lacérations de la part d'Arlequin. Et je n'ai pas besoin d'Arlequin pour m'enseigner ce qu'est la réalité. Je connais déjà ses griffes.

Si j'aborde quand même l'art *terrible*, c'est à la condition que la terreur en ait été tellement atténuée par des contraintes esthétiques que je me sens réconforté même si je suis déchiré. Mais ce réconfort, le réconfort de tout ce qui est

poétique dans la poésie (le roi Lear en magnifiques pentamètres), est une trahison de la réalité. Tout art tragique ou *terrible* qui réussit en tant qu'art, doit en partie mettre en scène cette trahison, puisque, bon gré mal gré, le succès d'une œuvre résulte du plaisir qu'elle a donné. Or, on ne peut plaire avec une œuvre d'art dont le sujet est la torture sans trahir la vérité nue de la torture. Et on ne peut représenter la torture dans toute sa hideuse vérité sans trahir l'art.

Évidemment, ce qui est trop douloureux pour moi peut ne pas l'être pour vous. Pour moi, par exemple, certaines des eaux-fortes des *Désastres de la guerre* de Goya sont trop horribles, et il me faut détourner les yeux. Le *Guernica* de Picasso, par contre, me paraît d'un macabre très supportable. Qu'on oublie ce titre, on pourrait alors imaginer le cauchemar d'un dément et penser au canapé freudien plutôt qu'à une fosse commune. Ce sont là des exemples qui me concernent, vous avez les vôtres. Je suis capable de supporter que la douleur infiltre largement mon plaisir avant de quitter la place ; mais le moment arrive toujours où je ferme les yeux, ou bien le livre. Je ne lis pas les romans réalistes et je ne regarde pas les films qui se vautrent (pour ainsi dire) dans les chambres à gaz. Quant à arguer que ces œuvres pourraient

faire de moi un homme meilleur ou plus sage, ne pourrait-on se demander si, au contraire, les spectacles et romans puissamment cruels n'habituent pas insidieusement leur public à prendre plaisir à la cruauté, même s'ils claironnent leur indignation et leur haute moralité? Si j'avais un enfant, j'aimerais mieux qu'il cache sa tête dans mon veston au moment où le cinéaste montre, en grandeur et en sonorités monstres, quelques corps déchiquetés par un obus, bien plus qu'il ne me demande un billet pour revoir ce film.

La douleur et le scandale moral dont j'ai parlé, diminuent tous deux au fur et à mesure que l'événement s'éloigne et devient Histoire. Car le secret de l'art historique tragique est que le passé blesse moins, et beaucoup moins, que le présent. Pensée passablement mélancolique. Pourquoi ne verserais-je pas les mêmes larmes toutes fraîches et chaudes sur le sort des victimes d'Attila que sur les victimes des tout derniers massacreurs? Cependant, c'est une des bontés de la Nature que de nous rendre cruels; autrement, nous nous noierions dans les larmes, nous ne pourrions survivre à l'accumulation d'injustices et de bains de sang au cours des siècles. Pensez à ces odieux Aztèques occupés à leurs tueries au nom d'une religion imbécile: images pittoresques pour un beau poème ou une visite dans un musée.